

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

MERCREDI 2 AVRIL

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Changement de Direction

A la suite d'une réunion des actionnaires du "Journal l'Abéille" qui a eu lieu hier, MM. Maurice et André Lafargue ont été nommés directeurs en remplacement de MM. E. Dufour et E. A. Andrieu démissionnaires.

LA QUESTION DES TARIFS DU CANAL DE PANAMA

Le conseil des trustees de la donation Carnegie pour la paix internationale adresse au peuple américain un appel venant en faveur de l'abrogation de l'article de la loi du Canal de Panama exemptant des taxes de péage les navires de cabotage américains.

Quelques leaders démocrates de la Chambre vont tenter de faire voter pendant la session extraordinaire un projet de loi identique à celui déposé par le sénateur Root, tendant à la suppression de la susdite exemption de droits; mais d'autre part, la nomination du sénateur O'Connell comme président de la commission sénatoriale du canal inter-océanique n'augure pas en faveur du projet d'abrogation.

M. Bacon, président de la commission des affaires étrangères, lui est également hostile, et le point de vue économique de la question se complique de considérations de politique intérieure. L'exemption des droits de péage pour le cabotage américain n'a pas tant pour objet en effet de favoriser la navigation des Etats-Unis que de frapper les chemins de fer transcontinentaux.

Quoi qu'il en soit, si une grande partie de l'élite du pays réclame la suppression de l'exemption, qui constitue une violation

de la foi des traités, le chauvinisme latent des masses est un élément puissant dans les mains des partisans de cette exemption contre laquelle proteste la Grande-Bretagne au nom du traité Hay-Pauncefote.

Les Amours d'un Roi Soldat

Le duc de Montmorency, comte de France, au dire de Brantôme "un des deux parangons de toute la chevalerie", baptisait sa fille. A cette occasion, et aussi parce qu'il était secrètement épris d'une jeune beauté à qui il désirait offrir un magnifique cadeau de musique et de danse, il donnait une fête merveilleuse dont tout Paris s'entretenait. Henri IV y assistait, car il tenait le comte en grande estime, et dans toutes ses lettres, il l'appelait familièrement "mon compère".

Si plaisant fut le divertissement que Sully, le sage, le laborieux Sully, ne se retira qu'à deux heures après minuit, lui qui cependant avait coutume de se lever tous les matins à quatre heures pour vaquer diligemment aux affaires du royaume. Rentré à l'Arsenal, il était déjà couché quand un envoyé du Louvre le vint quérir en toute hâte de la part du roi. "Il s'habilla précipitamment, courut au palais, où il trouva Henri IV qui se promenait dans sa chambre, "en déshabillé, les mains jointes et passées sur le dos, la tête baissée et le visage couvert des marques d'un profond chagrin".

"Ah! mon ami! cria-t-il à Sully, en lui serrant les mains, Amiens est pris. C'est un coup du ciel!" Mais revenant tout de suite aux choses de la terre: "C'est assez faire le roi de France, il est temps de faire le roi de Navarre." Se tournant vers la marquise, Gabrielle d'Estrees, qui pleurait, il lui dit: "Ma maîtresse, il faut quitter nos armes et monter à cheval pour faire une autre guerre."

Voilà le parfait amoureux redevenu soldat. Teillo de Portocarrero, général espagnol, venait, par surprise, de s'emparer d'Amiens, place très forte, toute voisine de Paris et la clef du royaume, du côté de la Picardie. Il s'agissait de la reprendre au plus vite.

Le roi rassembla tout ce qu'il put d'hommes et partit aussitôt pour le camp. Ayant l'œil à tout, debout avant tous les autres, s'exposant le premier au danger, il menait gaillardement la rude existence de chef de bande qui avait été la sienne, si longtemps. Quel entraînement! Comme il appelle à lui tous ses anciens compagnons de bataille, tous ses valeureux gentilshommes, qu'ils soient de Gascogne ou de Picardie! A des Combes, capitaine au régiment de Navarre, il écrit que le péril où se trouve l'Etat doit lui être un puissant aiguillon. A son vieux Harambure: "Borgne, lui mande-t-il (c'est ainsi que toujours il le nomma), hâtez-vous si vous voulez être à la bataille, car les ennemis marchent droit à nous. Je monte à cheval pour les aller reconnaître. Utilisez de diligence si vous m'aimez; et si par-delà il y en a encore, hâtez-les."

Le moyen de résister à ce diable d'homme qui créait la confiance, la gaieté, l'héroïsme tout autour de lui? Ses lettres sonnent comme une fanfare: "Ceux d'Auvillier sont venus ce matin, tous braves et francs Picards,

bien portants et bien voulants, qui nous seront de bonne aide. Ils sont astreurs (en ce moment) mis à la pioche ou ils font rage, se mêlant volontiers aux soldats. Tâchez de m'en rabattre de parents le plus possible par deçà Montdidier. Secouez un peu cette noblesse pour qu'elle en fasse à votre exemple."

Avec tout cela, le Parlement lui marchande chèrement les crédits. Il s'en plaint à Sully: "Je suis tout nu, lui dit-il, et il n'est pas raisonnable que m'emplantant comme je fais pour le salut de la France, je sois ainsi traité." Mais qu'importe? Il fait tête à tous les obstacles. Il lutte avec rage contre les Espagnols et il les bat.

Cependant, parmi tous ces tracas et tous ces dangers, l'amour de Gabrielle, sa maîtresse, le tient obstinément. Son souvenir le poursuit partout. Il la porte jour et nuit avec lui, comme deux siècles plus tard Bonaparte portera Joséphine, au cours de la campagne d'Italie. Il lui dépêche force lettres tour à tour tendres et passionnées. Rien de plus curieux que le contraste de ces lettres politiques ou militaires avec ces lettres d'amour. Un extrait très judicieux de sa correspondance, récemment publié ("Henri IV raconté par lui-même", par M. J. Nouaillac), permet de savourer ce contraste pleinement.

Quelques années auparavant, alors qu'il guerroyait en Picardie, il avait rencontré, au château de Couvres, la belle Gabrielle d'Estrees, âgée de dix-neuf ans. Le cœur du Béarnais était pour lors libre et ce n'était pas un homme à laisser son cœur libre très longtemps. Gabrielle, ayant de sa mesure des convenances, encore moins d'un mariage blanc qu'elle avait contracté avec un M. de Liancourt. Elle devint assez vite sa maîtresse. Il eut les trois enfants. Il songeait même à en faire publiquement et officiellement sa femme.

Il a le même élan, la même verdeur en amour que dans la guerre. Tudeuil quel emportement! Même en faisant la part d'un certain "gascanisme", on sent que ses déclarations ardentes, brûlantes expriment une passion sincère. "Mes chers amours, lui écrit-il, du siège d'Amiens. Il faut dire vrai, nous nous aimons bien; certes, pour femme, il n'en est point de pareille à vous pour homme, nul ne m'égale à savoir bien aimer... Préparez-vous, mon tout, de partir dimanche, et lundi être à Compiègne: il m'arrivera bien des affaires, ou je m'y trouverai... Bonsoir, mon cœur; je vous baise un million de fois les mains."

C'est toujours ainsi qu'il termine ses billets. Quelquefois cependant les mains sont remplacées par les yeux. Il lui jure "qu'il ne se vit onques une fidélité si pure que la mienne", qu'il ne courra point, mais volera vers elle. Il la supplie de bien dormir, afin de se conserver "grasse et fraîche" pour son arrivée. Ayant travaillé deux jours et deux nuits de suite dans une tranchée, il ne veut pourtant pas clore l'œil sans lui témoigner par écrit de sa tendresse. Une autre fois, il lui dépêche une poésie amoureuse qui depuis est devenue populaire:

Charmante Gabrielle, Percé de mille dards, Quand la gloire m'appelle Sous les drapeaux de Mars, Cruelle départie, Malheureux jour!

Que ne suis-je sans vie Ou sans amour!

On a découvert par la suite que les couplets, tout au moins le refrain, n'étaient pas de lui. La belle affaire! Est-ce donc la première fois que les amoureux se servent de formules qui sont à d'autres pour exprimer une passion qui n'est qu'à eux?

Hélas! la charmante Gabrielle, au moment où elle allait peut-être devenir reine de France, meurt subitement. Henri IV la pleure désespérément. Il se lamente, il se désole... et deux ou trois mois plus tard, Gabrielle d'Entragues passant sur son chemin, il se console. C'est à elle maintenant qu'il écrit de brûlants billets: "Bonjour, le tout à moi; je te baise un million de fois."

Les formules sont restées les mêmes, ou à peu près. Seule, la destinataire a changé!—R.R.

L'INDULGENCE

L'indulgence est tendre, elle est femme. Ceux qu'un faux pas, même expié, dans le monde à jamais diffamé, lavent leur front dans la pitié.

Humble sœur aux longues pupilles. Pour l'homme fut-il criminel, Tandis qu'on lui jette des pierres, Elle garde un cœur fraternel.

S'approchant du cœur plein de fange, De scorie épaisse et de fiel, Pour l'assainir, elle y mélange Cette larme, aumône du ciel;

El leoin d'y remuer la honte, Elle mêle les injures le font, Elle attend que l'amour renvoie Et que la haine tombe au fond.

C'est alors que, de sa main douce, Eleveant ce cœur épuré, Elle l'incline sans secousse Et lui pardonne: il a pleuré—SULLY-PRUDHOMME.

Nouvelles de St-Bernard

S. Hanning, âgé de 28 ans, matelot à bord du vapeur "Kansan", amarré à Chalmette, s'est noyé mardi après-midi. Il était à peindre le navire lorsqu'il perdit l'équilibre et tomba à l'eau. On a fait des recherches pour son corps qui n'est pas encore retrouvé.

George Abry et Jean Lugenbuhl, deux négociants de la Nouvelle Orléans, et Casimir Acosta ont visité Arabi mercredi pour affaires.

VOL D'INSTRUMENTS CHIRURGICAUX

Le Dr. D. S. Brosnan, demeurant rue Septième, No. 1205, s'est plaint à la police hier soir à 10 heures qu'un voleur s'était introduit chez lui et lui avait enlevé des instruments valant à plus de \$10.

VOL DE FILS DE CUIVRE

Hier soir un inconnu a été surpris par des agents de la police avec des sacs contenant des morceaux de fils de cuivre valant plusieurs dollars. La police est à la recherche des voleurs et du ruivre.

La raison humaine est bornée, et ne peut sonder Dieu qui est l'infini.

LA DATE DU JUGEMENT

Des sage-femmes accusées de manœuvres abortives ont été arrêtées.

L'avocat de district des Etats-Unis a fixé les dates suivantes pour le jugement des dix sage-femmes accusées d'avoir employé le poste pour donner des informations sur des manœuvres abortives:

Mme M. L. Pennington, No. 602 rue Julie, le 25 avril; Mlle Helen E. Pratt, No. 8637 rue Oak, Carrollton, et Mme M. Ramsey, No. 213 rue N. Dorgenois, le 28 avril; Mme J. Haynes, No. 2533 rue Canal, et Mme J. Brown, avenue Cleveland, le 29 avril; Mme G. J. Hurley, No. 221 rue Soniat, et Mlle Josephine Henckers, No. 1161 rue Camp, le 30 avril, et Mme H. H. Crowley, No. 1939 rue Canal, et Mme Alice B. Furlong, No. 1600 N. Dorgenois, le 1er mai.

CONVENTION DE PROFESSEURS DE MUSIQUE

La Louisiana State Music Teachers' Association tiendra sa troisième convention annuelle à l'hôtel Grunwald les 17, 18 et 19 avril. Un excellent programme a été préparé pour la circonstance. La première conférence sera sur l'enseignement du piano, la seconde sur le chant. Le département de théorie et de composition se réunira le samedi matin. L'après-midi les membres pourront assister à une conférence sur l'expression, pour laquelle une magnifique programme a été préparé par Mlle Edwina Hurlbut. Mme Johnston, de Shreveport, est la présidente de la société, et le comité exécutif est composé de musiciens d'ici. Mlle Louise Favrot est secrétaire et trésorière de l'organisation.

PLAISANTERIE D'ETUDIANT

New York, 2 avril. — M. Brown, chancelier de l'université de New York, a été victime d'une petite mystification assez drôle. Il faisait visiter à son collègue, le professeur Moore, de l'université de Colgate, le "hall" des illustrations, qui est le Panthéon de New York. Tous deux s'étaient découverts devant les bustes de Washington, de Robert Fulton, de Lincoln, de Howe et de Franklin, et tout en causant, ils se dirigeaient vers une niche que M. Brown annonçait vide. "C'est là, disait-il, que l'on placera le buste de la plus grande célébrité américaine de notre temps. Quel sera-t-il? On ne sait encore."

Les deux collègues échangeaient des impressions, et ils arrivaient ainsi devant la niche prétendue vide. Ils levèrent les yeux... O surprise! O scandale! La niche contenait un buste — un buste de femme — un buste d'actrice: celui de Mme Lina Cavaliere.

M. Brown, indigné, appela à l'aide pour emporter ce buste inconvenant. Mais le déménagement fut opéré avec mystère pour éviter les manifestations des étudiants. Mme Lina Cavaliere fut bien américaine quelque temps par mariage. Mais il n'y a pas eu dans cette union vite rompue de quoi mériter un buste au Panthéon américain.

C'était une plaisanterie faite au grave chancelier par quelque étudiant facétieux.

LA VIE SPORTIVE

C'est ce soir qu'aura lieu au Suburban Athletic Club, situé au coin des rues Washington et Salcedo, la rencontre entre Kid Klock et Kid Bertucci. Ce combat sera sans doute très intéressant car ces deux combattants sont déjà rencontrés et ont fait match nul, quoique l'opinion publique ait accordé l'avantage à Klock.

Leo Roux, de Memphis, et Frenchy Ragas se rencontreront dans un combat de 6 reprises. Ce combat sera aussi très intéressant car les deux combattants jouissent d'une grande réputation. L'apéritif sera fourni par Geo. Oberling et Young Joe Thomas. Ils se disputeront pendant 6 reprises à 112 livres.

Johnny Dundee, de New York, et Johnny Kilbane, le champion du monde des poids plume, se rencontreront dans un combat de 20 reprises à Vernon le 29 avril.

Joe Mandot est en parfaite condition pour sa rencontre avec Johnny Lore, lundi soir. Il s'est entraîné fidèlement et promet de battre Lore.

ENTERREMENT DE M. HEITZ

Les funérailles de Léonard Heitz, épicière et négociant en retraite qui est mort subitement à sa résidence, 1125 rue Clouet, ont eu lieu mercredi après-midi. M. Heitz qui était né en Alsace, France, il y a soixante-trois ans, vint à la Nouvelle Orléans il y a plus de cinquante ans et s'établit dans le troisième district. Il fut pendant des années à la tête d'une épicerie à l'angle des rues Bartholomew et Remparts, puis d'un magasin de grains. Il se retira des affaires il y a huit ans. Il était membre de l'Association de bienfaisance des pompiers. Sa veuve et cinq enfants, Mme H. Hays, Mme Annie Silvernagel, Mme F. Nunnemacher, Joseph et Michael Heitz lui survivent.

l'inhumation a eu lieu au Cimetière St. Vincent.

TRISTE SITUATION

Aussitôt que les conditions qui existent à Grande Pointe, Breaux Bridge et Arnaudville, Lne., où l'on prétend que deux cents familles meurent de faim, ont été connues du comité de secours de citoyens de la Nouvelle Orléans, le président Sam Blum a eu une conférence avec le maire Behrman, et il a été demandé au Père Jeannard, secrétaire de l'archevêque Blenk, de s'assurer de l'état exact des choses et d'en aviser le comité. Des secours seront promptement expédiés si le rapport du Père Jeannard le justifie.

VOL

Hier soir à 9 heures la police a été avisée par M. H. J. Riley, demeurant rue S. Clairborne, qu'un voleur s'était introduit chez lui pendant la journée d'hier et qu'il avait volé des vêtements estimés à \$600.

La police est à la recherche du voleur.

— Oh! ne me parlez pas de cet homme. C'est un âne, un crétin, une brute... — Voyons, calmez-vous... Il ne faut jamais dire du mal de son semblable.

THEATRES.

ORPHEUM

Saltie Fisher obtient un grand succès à l'Orpheum, cette semaine. C'est une comédienne hors ligne. Toutes ses chansons sont fortement applaudies.

"In 1909" est une comédie très amusante qui est favorablement accueillie par le public. Georges H. Watt, donne une merveilleuse représentation de son pouvoir sur l'électricité. Lewis et Dody, "The Two Sams", sont deux excellents comédiens. Mignonette Kokin, "The Original English Turkey Hop Girl", obtient beaucoup de succès ainsi que les singes de Galletti, qui sont remarquablement intelligents.

Les vues parlantes d'Edison et l'orchestre du Prof. Tosso terminent un programme excellent.

CRESCENT

Neil O'Brien et sa troupe de minstrels jouent tous les soirs devant une salle comble qui leur prodigue de nombreux applaudissements.

Cette troupe est sans doute une des meilleures qui soient venues à la Nouvelle-Orléans.

Plusieurs chansons nouvelles sont très applaudies. Les morceaux qui obtiennent le plus de succès sont "Melinda's Wedding Day", par Eddie Mazier; "Good-By My Love, Good-By", par Jack McShane; "Down in Memphis, Tenn.", par Harry Van Fossen, et "Alabama Dip", par Niel O'Brien. "Down in the Depths", par Al Fontaine, est aussi très apprécié.

La seconde partie de la représentation commence par "Tropichiora", "Following the Flag" est une petite pièce comique représentant le service militaire dans les Philippines, et le monologue de Harry Van Fossen, seul vaut le prix d'entrée.

La représentation se termine par une petite saynète représentant les orchestre sous l'habile direction de Frank Fuhrer est excellent.

Avis à nos lecteurs

M. E. Boisseau de passage à la Nlle Orléans, serait désireux d'obtenir des renseignements relatifs aux tableaux et aux portraits peints par son père, le Prof. A. Boisseau, ancien élève de Paul Delaroche, de Paris.

Le professeur A. Boisseau a peint et vendu de nombreux tableaux à la Nouvelle Orléans en 1847-1848 et plus tard, vers 1855. Les personnes qui sont en possession des œuvres de cet artiste ou qui pourraient fournir quelques renseignements à ce sujet sont priées de se mettre en communication avec Mr. E. Boisseau à l'adresse de "l'Abéille", 323 rue de Chartres.

INJECTION BROU Cas les plus obstinés. Vendu par tous les pharmaciens.

Fondateur de l'Abéille de la N. O.

No 41 Commanché le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

Malgré lui ses yeux s'hypnotisaient sur ce chèque d'un million que le client imprévu venait de signer comme si le feu agi d'une vitelle et bien qu'il reconnût tous les signes d'une régularité parfaite et d'une authenticité indiscutable, il avait toujours peur d'y découvrir soudain une tare, un indice de nulle valeur. Mais non, son flair de financier, ses qualités d'expert, ne lui permettaient aucun doute sérieux.

Mais alors, pourquoi cette auhaine tombait-elle sur sa maison? Pourquoi, lui, Auguste Fischer, banquier des moyens commerçants, avait-il été choisi par cet homme trop simple et trop modeste, dont les allures décelaient malgré qu'il en eût une intelligence supérieure et une volonté puissante?

Cette idée fut si forte qu'il ne put s'en taire.

— Mon Dieu! monsieur, dit-il, pardonnez-moi si je montre un peu d'embarras, un peu d'émotion... C'est que l'on ne fait pas tous les jours et de façon si inopinée d'opération comme celle que nous venons de réaliser. Je suis heureux, croyez-le bien, de la confiance dont vous honorez ma modeste maison, et je me demande à qui je suis redevable? — Oh! ne cherchez pas. A personnellement, tout au moins directement. Il n'y a d'ailleurs là-dedans aucun mystère et je ne vois nul inconvénient à vous dire par quel hasard, j'ai appris l'existence de votre maison. Tout dernièrement, j'ai reçu une lettre d'un de mes correspondants qui me donnait quelques renseignements sur la liquidation de Clamont-Chantefil.

— Un grand industriel, monsieur, qui a succombé à une coalition d'envieux, alliés aux Allemands.

— Vous le connaissez, monsieur?

— Personnellement, non. Mais je m'étais intéressé à quelques-unes de ses affaires.

— Ah! bien. Mon correspondant, continua Pierre Escoutail, me disait entr'autres choses que le fils de M. de Clamont avait trouvé un modeste emploi à la maison de banque Auguste Fischer et Cie, rue des Petits-

Champs. Ce nom et cette adresse me sont restés en mémoire et lorsque j'eus pris la résolution de ne pas laisser mes capitaux disponibles dans la haute banque, je suis venu chez vous.

— Ce hasard est vraiment curieux.

— N'est-ce pas? Et le renseignement que l'on me donnait est exact!

— Parfaitement. Monsieur Roger de Clamont travaille dans mes bureaux depuis quelques mois.

— En êtes-vous content?

— Ma foi! oui. Dans les premiers moments il a eu quelques difficultés à se mettre à la besogne; mais il en a triomphé courageusement.

— Très bien. A-t-il des aptitudes?

— Je ne saurais le dire encore. Jusqu'ici, il n'a fait que des bordereaux, c'est-à-dire un travail ingrat et même rebutant. Malgré cela, il n'a pas pris les chiffres en dégoût, ce qui est un excellent indice.

— Ce jeune homme doit tenir peu ou prou de son père qui était aussi bon financier qu'ingénieur émérite; il serait intéressant de le mettre à même de montrer ses aptitudes.

— C'était mon intention, aussi l'indispensable apprentissage... Mais, mon cher associé, vous me permettez de vous donner ce titre?—puisque vous vous

intéressez à ce jeune homme, voulez-vous le voir, lui parler? Je vais le faire demander...

— N'en faites rien, cher monsieur Fischer je vous prie. Ce serait trop vite oublier ma première recommandation, à savoir que je ne veux être connu de personne, ici. Et puis, je n'ai pas été assez lié avec sa famille pour me permettre de donner des conseils à cet employé... Ne lui dites même pas que quelqu'un a prononcé son nom. Cela n'empêchera nullement quand j'aurai le plaisir de vous voir—car les idées qui me passent une fois par la cervelle y reviennent pendant quelque temps—de vous demander, en tout bien tout honneur, si vous voyez poindre l'effluve d'un financier dans votre faisceau d'additions, fils d'un remarquable remueur d'idées et de millions. Mais je vous laisse. Préparez notre acte. Je passerai le signer demain.

— Tout sera prêt, soyez-en sûr, cher monsieur, s'écria chaleureusement le banquier en serrant la main du gros commanditaire qui venait de lui tomber du ciel.

L'autre eut un demi-sourire qui voulait dire:

— Je le pense bien. Ce sont de ces choses qu'on ne néglige pas.

Et il prit congé, ne voulant pas être reconduit plus loin que le seuil du cabinet directoirel. Quand il fut seul, Fischer se précipita sur le fameux chèque, exultant de joie, et s'écriant: — Est-ce possible? Vais-je avoir la possibilité de transformer ma maison, de sortir de l'ornière, de donner ma mesure? C'est bien réel? Quel original! C'est bien réel? Oh! je vais le savoir tout de suite!... Et saisissant son téléphone, il demanda la communication avec la rue Saint-Florentin. Quand il l'eut obtenue: — Allô! C'est de la banque Fischer, rue des Petits-Champs... Vous connaissez n'est-ce pas? Parfait... Voilà... j'ai un très gros chèque à encaisser... un chèque Pierre Escoutail... C'est bien un de vos déposants?... Oui?... Très bien... La valeur du chèque?... Un million!... C'est une belle coupure, en effet!... Et je peux toucher aujourd'hui?... Vous dites tout de suite?... Bon... Je me rends à votre caisse... Merci. A tout à l'heure!... Et Fischer, la figure illuminée, racrocha le récepteur.

Pas d'erreur. Pierre Escoutail est un client de tout repos, un commanditaire idéal. Allons, allons, c'est l'aurore de la banque Auguste Fischer qui se lève!... Et avec une gravité redoublée, une allure un peu solennelle, le banquier serra la précieuse coupure dans une poche intérieure et passa chez son caissier.

— Monsieur Joffroy, apprêtez-vous immédiatement. Nous allons ensemble chez Rothschild!... Et ils y allèrent, et ils encaissèrent la forte somme!

Le banquier Auguste Fischer en revenant chargé de banknotes affectait des allures détachées et glissait son visage d'impassibilité, mais dans son for intérieur il voyait déjà sa maison transportée au boulevard et briller au même rang que les banques d'Etat.

Tout de même ses pensées d'élevation ne l'empêchèrent pas de s'aviser qu'il devait cette faveur de dame Fortune à la présence dans ses bureaux d'un petit employé à deux cents francs qui avait nom Roger de Clamont.

Quelle bonne idée il avait eue de céder aux sollicitations de François Thibaut et d'essayer d'utiliser la bonne volonté, à défaut de capacité, de ce fils de famille ruiné.

Eh mais! il convenait de lui donner des marques toutes spéciales d'intérêt. Un tel fétiche ne se néglige pas.

Roger fut donc appelé dans le bureau du patron.

Un peu inquiet, le jeune homme se rendit à l'invitation. Il n'avait pas beaucoup de vocation pour les additions et la confection des bordereaux ne réalisait pas du tout son idéal. Bien souvent le courage de poursuivre sa besogne lui manquait et il avait be-

soin de se rappeler les objurgations de sa petite amie, Arlette, pour surmonter ses défaillances. Aussi craignit-il d'avoir commis quelque désastreuse erreur ou encouru de justes reproches à raison de la tiédeur de son zèle.

La physionomie de M. Fischer n'était certainement pas à l'orage; l'employé fut rassuré tout de suite.

— Ah! vous voilà, mon jeune ami. Asséyez-vous un instant. Nous avons à causer.

Roger s'installa docilement dans le fauteuil occupé précédemment par le rentier Pierre Escoutail.

— Eh bien? vous sentez-vous quelque goût pour les finances?

En vérité, le métier que faisait Roger n'avait que de lointains rapports avec la science du baron Louis. Néanmoins, il convenait de se montrer satisfait de peur de perdre une situation qui enchaînait son mentor, Mlle Arlette.

— Mon Dieu! monsieur, il me semble que je me passionnerais pour cette lutte incessante et acharnée qui s'engage tous les jours à la Bourse. C'est un sport merveilleux.

— Oh! oh! jeune homme, vous avez des instincts batailleurs. Mais vous n'imaginez pas combien il faut être armé, patient, maître de soi pour faire figure dans ces luttes-là?

— Si, je me l'imagine très bien